

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 35

Artikel: Mè catsette
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224753>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



MÈ CATSETTE¹

L'autr'hi, ie m'été bin revoué.²
Voliávo modá po lo pridzo.
— Faut bin lâi allá quauque coup ! —
L'avé doutá mè tsausse ein tridzo³
Po betá mè pe biau z'haillon :
Gilet retriéint, zaka⁴ ein grisette
Ceintraïe su lo bourillon,
Cliiaque que l'a tant de catsette.

Mè seimbliávo práo vert-galan
Et dein lo meryáo mè vouáitvo,
Quand ma fema mè dit : — « Bedan !
T'i revoué po allá ai pive.
T'a dáï bougne deso lè bré
Qu'on deráï práo duve navette.
Doué dan — l'è portant veré —
Tot cein que t'a dein tè catsette.

Tè z'haillon pliaquerant bin mí,
Et ta casaqua et tè tsausse,
Na pas itre quie tant tserdzi
Quemet ion que s'ein va á noce,
Quand on váo fére lo monsu
On ne gonfllie pas sè... tserrette.
On daïse itre á bosson vouaisú.⁵
Lè z'hommo l'ant tráo de catsette. »

Ne sé pas práo guéro de teimps
Ma fema m'aráï fé cli chaumo⁶
Que vegnáï tant mauduameint.⁷
P'è repondu : « Su tráo boum hommo
Po grantenet tè rebriqua.
A sti momeint, vu min de chetta.
Lo pridzo sonne, su prissá!
On revindrá su cliáo catsette. »

— Tè váo ruminá ! » que mè dit.
— « Ruminá ? Na. N'ein é pas fauna,
Seulameint que n'é pas lezi.
Mè bosson sant pas á ta potta,
Mà ne porré pas m'ein passá.
Atant on bosset sein portette,
Ao bin on mounáï sein son sat,
Qu'on haillon d'hommo sein catsette.

M'ein faut iena po mon motcháo,
L'autra po mon porta-mouniá ;
Saré bardieu bin vergognáo
Se mè failláï lo tsampá via.
La traisiéma est po mon bruleau,
Cliiaque d'apri po lè motsette.⁸
Vretabliameint saráï dào biau
Quand ie n'aré min de catsette !

Ma montra ! faut bin la lodzi
Quauque pá, dein onna capita.
Lâi faut iena po mon couti,
Et, po mon grayon, 'na petita.
Po la question de mè cliá,
Faut láo dzéba⁹, tote toilette
Que n'aulant pas láo z'einmècliá.
Te vái se mè faut dáï catsette !

Dein ma zaka, mon agenda
T'int dza onna pucheinta pllièce.
Mè môdré bardieu bin lè dáï
Se ne mè pèsáve pas pè ce.
Ora que váio pas tant bí
Faut ou bosson po mè lenette,
Sein comptá d'autrè marchandi.
Te vái se mè faut dáï catsette !

Betá dáï z'haillon sein bosson
Saráï por mè oquie que cliiotse !
Atant cháotá á recoulon
Atant vére on móti sein cliiotse,
On soulon que n'aráï pas sáï !...
Má l'è quie perdu onn' háoretta
Et l'autro pridzo l'è passá,
Salut !... tot cein po dáï catsette.

Marc à Louis.

¹ Poches. — ² Habillé, rechangé. — ³ Triègre. —
⁴ Casaque. — ⁵ « A bosson vouaisú », les pochés vides.
⁶ « Bosson », poche. — ⁷ Psaume. — ⁸ Mal à propos. —
⁹ Allumette. — ⁹ Cage.

LA BALLE EN CAOUTCHOUC

LN dépouillant les papiers de mon ami Pierre, de Bouchery, qu'une fièvre typhoïde venait d'emporter à trente-sept ans, je découvris, enfouis au milieu d'un cimetière de souvenirs, lettres jaunies, fleurs séchées, rubans passés, mèche blonde, un cahier poussiéreux que balafrait une blessure transverse, indice qu'on l'avait voulu déchirer. Pieusement, je l'exhumai et le feuilletai. Il contenait le journal intime du cher défunt : en confidences quotidiennes, toute sa vie inquiète et souffrante y était épandue. Jour par jour, j'ai suivi cette voie douloureuse, et je viens d'atteindre au sommet du calvaire.

Parmi les cruelles étapes qui y sont marquées et décrites avec une effrayante lucidité, il en est une surtout que je juge plus spécialement digne d'être rapportée. Intégralement, sans y rien changer, je recopie cette page sincère où revit tout un drame :

« B., le 8 septembre 1925.
En Souvenir d'ELLE.

J'ai traîné mon misérable radeau sur la mer des détresses. J'ai mâché ma souffrance avec une patience lugubre. Vainement, je suis revenu, ici, reprendre le labeur intellectuel. Rien ne m'est plus... Rien !

Cet après-midi, que la désespérance semblait crouler sur moi comme un éboulis, je fus errer dans la promenade étagée du quartier Nord.

Combien est-il d'habitants qui soupçonnent le charme propre à ce grand jardin quand le soir, doucement, tombe ? La buée violette prise dans le réseau des ramures, les vieilles statues mélancoliques, le jet d'eau terne et plaintif, composent un cadre à souhait pour la majesté du jour mourant.

Dans l'agonie des choses, j'ai retrouvé comme la souffrance intime de ma vie.

Après avoir rôdé par tous les coins de ce parc familial, je suis allé m'asseoir à ma place favorite, sur le banc où je ciselais et reciselais ses initiales aux miennes entrelacées que recouvrait périodiquement la couleur administrative.

Et là, j'ai laissé toute mon existence vécue me revenir par bouffées lentes. D'abord, les heures

uniformes et impersonnelles de l'enfance avec les joies saugrenues et ses paresseuses insoucieuses. Puis, l'acheminement vers la personnalité et, avec elle, la sentimentalité insinuée pour jamais jusque dans mes fibres.

Puis, après cette obscure préparation à la vie du cœur, la subite rencontre avec Elle, l'amour fulgurant conçu pour Elle, la vie radieuse et le somptueux espoir de l'adolescent qui croit en toute chose.

Puis, la virilité une fois venue, l'amour converti en passion délirante, exclusive ; l'engagement irrévocable de toute ma destinée.

Puis, l'idylle tournant au drame : la rupture forcée, la dernière entrevue avec l'aimée, mon aveu balbutiant, ma promesse de ne pas rompre à nos yeux, son refus... Oui, le drame, le drame moral...

Puis, le douloureux épilogue : ses brusques fiançailles avec un inconnu ; ma fuite éperdue le soir de leurs noces après avoir assisté, à genoux, devant Dieu, d'un coin obscur de l'église, à la consommation définitive de mon malheur... Et j'éprouvais une sorte de volupté dans l'excès même de la souffrance.

Enfin — oui, enfin ! — mon retour dans la capitale, dans la vie ardente avec ses éléments de réalité et de rêve, de philosophie, de droit, de littérature bourdonnant dans ma tête et grouillant sans cesse ; dans la vie immédiate remplie — pour tâcher d'oublier — par l'étude et le travail, par une fermentation continue de la pensée et de l'imagination... Mais, malgré tout, cette obsession ne m'a pas plus qu'ailleurs quitté, cette obsession qui durera autant que moi-même, cette idée fixe, unique, impérative : ELLE...

Tout à coup, involontairement, ma rêverie s'est infléchie en un autre sens. Après ce retour vers le passé, je me suis pris à interroger le présent.

Qu'est-Elle devenue ? Sept ans... Déjà ! Est-Elle heureuse ?... Et ressemble-t-Elle encore à la femme que j'ai laissée ?

Malgré le serment que j'ai fait de ne plus la revoir, de ne jamais chercher à la joindre, en cette minute, un désir fou me brûla de la rencontrer.

Rivés jusqu'alors au sol, mes yeux se levèrent d'instinct et, comme j'étais assis de biais, le coude sur le dossier, ils enfilèrent la rangée de sièges qui prolongaient le mien. A quelques mètres de moi, au bout de l'allée, une femme était assise. A peine l'eus-je regardée, qu'une contraction de mon cœur, brusque, irrépressible, caractéristique, m'avertit qu'indubitablement et par un prodige du hasard, cette femme qui se trouvait là, c'était Elle.

Oui, c'était Elle !

Cambrée un peu, elle lisait. Un souffle régulier faisait onduler la ligne souple de sa gorge ; un rayon du couchant allumait des étincelles de cuivre dans ses cheveux blond-cendré. Son profil régulier se découpait sur le fût brun d'un arbre. Je devinais ses grands yeux bleus courant avidement sur les pages du livre et, d'un doigt hâtif, elle préparait, en la froissant, la page à tourner.

Oui, c'était Elle, mais Elle n'était — hélas ! —